

Petit meurtre en famille *J'ai tué ma mère* de Xavier Dolan

Nicolas Gendron

Volume 27, Number 3, Summer 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33171ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, N. (2009). Review of [Petit meurtre en famille / *J'ai tué ma mère* de Xavier Dolan]. *Ciné-Bulles*, 27(3), 14–15.

Petit meurtre en famille

NICOLAS GENDRON

Difficile de s'extraire d'une machine médiatique huilée au quart de tour. Pas évident non plus de tempérer des attentes gonflées du même hélium. Mais cela en vaut la chandelle, alors allez, faites un effort. Oubliez le facteur Cendrillon, les trois prix décrochés à Cannes et les belles ventes internationales : **J'ai tué ma mère** est un film qui se suffit à lui-même. Une œuvre d'art à part entière. Bouleversante et réussie, qui plus est. Et qui mérite qu'on l'extirpe de son carcan public pour mieux en cerner la sphère intimiste.

La mère d'Hubert (Xavier Dolan) lui est franchement insupportable. Un adolescent comme les autres? Ce serait l'insulter que de le comparer aux « p'tits gars de son

âge ». Une comparaison que ne manque pas de faire Chantale (Anne Dorval), sa mère exubérante, vieux jeu et monoparentale de bonne volonté. Qui de toute manière se préoccupe assez peu de la nature d'artiste de son fiston en crise d'identité — mais pas celle que vous croyez! Ce n'est ni de se savoir gai, ni d'être adulte en devenir qui déplaît à Hubert; c'est son statut de fils qu'il ne peut se résoudre à accepter. Entre sa génitrice et lui se déclare une guerre ouverte d'amour et de haine qui le mènera jusqu'au pensionnat. En y envoyant fiston, Chantale a signé son arrêt de mort. D'où le titre du film, symbolique, entendons-nous.

C'est presque un passage obligé, un commandement inviolable : toute première

fiction repose sur du matériel autobiographique. Nombreuses sont celles qui se révelent en plus d'une essence douloureuse, comme si leur créateur avait voulu se libérer d'un coup de ses démons fondateurs. Qu'on se rassure, le premier effort de Xavier Dolan, enfant-acteur qui s'est lui-même promu au rang de réalisateur-producteur, n'est pas douloureux. Hormis les étapes de production et de financement dont on sait qu'elles furent laborieuses, on sent le plaisir inhérent à cette aventure, même dans les hauts cris poussés dans cette histoire on ne peut plus familière où d'aucuns se reconnaîtront. Le personnage d'Hubert souligne d'ailleurs l'hypocrisie de ceux qui prétendent ne jamais avoir haï leur mère, ne serait-ce que l'espace d'une seconde. Il affirme cela lors de ses périodes de dénuement émotif, alors qu'il se confie à sa caméra vidéo dans des séances thérapeutiques sans fard filmées dans une salle de bain. Un filtre noir et blanc est ici utilisé, ce qui confère à ces films-témoignages un esprit de recueillement propice à stimuler le processus d'identification du spectateur. Derechef, Hubert n'est plus seul, car on est de tout cœur avec lui.

Et pourtant... Les excès ne manquent pas dans **J'ai tué ma mère**, mais ils ne sont jamais suffisants pour qu'on décroche. Il y a une fureur de dire, une urgence de créer, qui ne vont pas sans quelques maladresses. La musique, quoique bien écrite, en est la première manifestation, elle qui est associée aux scènes d'intensité, tel un fracas de vaisselle après une dispute ou une inspiration picturale à la Jackson Pollock qui vire au sexe au milieu des coulisses de couleurs. La mère d'Antonin (Patricia Tu-



Xavier Dolan (Hubert) et François Arnaud (Antonin) dans *J'ai tué ma mère*

lasne), le copain d'Hubert, semble présente au générique pour faire mentir le titre. Avait-on besoin d'un contrepoint maternel positif, de la relation mère-fils harmonieuse et fusionnelle, où même les différends ont cours dans la rigolade? D'autant que le personnage n'est pas suffisamment étoffé. Puis, on pourrait reprocher au film d'être répétitif dans son incessante valse-hésitation, son schéma confrontation-réconciliation, etc. Mais Dolan est néanmoins parvenu à éviter le refrain du duel, qu'il réinvente ici par un sens certain de l'image, des cadrages suggestifs, des liaisons où il balance au public une enfilade dynamique d'images frappantes et aléatoires. Sans oublier les pulsions fantaisistes où le réalisme emprunte la voie d'évitement, Hubert imaginant sa mère étendue dans un cercueil ou se sauvant de lui vêtue d'une robe de mariée dans un paysage champêtre... Ces vignettes ludiques font assurément sourire. Quant à la poésie, elle réjouira les amateurs et en agacera d'autres, qu'elle soit référentielle (Maupassant, de Musset ou encore Sade à la volée) ou originale (Hubert compose une ode à la « femme sinistre » qu'est sa mère, pendant que Dolan attribue le nom de Rimbaud à la famille de l'amant de son *alter ego* fictif).

Mais c'est par le truchement de l'humour que l'adhésion au film se fait complète. Les pointes d'ironie sont ciselées avec grâce, affûtées comme des couteaux — n'en déplaise au directeur du pensionnat de... Notre-Dame-des-Lourdeurs! Le talent de dialoguiste de Dolan est si concluant qu'il masque les faiblesses évoquées ci-dessus. Pour sa virtuosité dans les échanges acides et la vitesse d'exécution aussi vraie qu'affolante qu'elle exige des comédiens, on pourrait dire du jeune homme qu'il est le petit cousin de David Mamet. De la même façon, il pourrait appartenir à la grande famille latine d'un Pedro Almodóvar tant l'hystérie est maîtrisée. Son amour de la gent féminine déborde de chaque scène, des apparitions de l'enseignante aimante et mature (Suzanne Clément, tout en douceur) à celles très typées de l'amie de sa mère (hilarante Monique Spaziani).



Anne Dorval interprète dans *J'ai tué ma mère* un rôle taillé sur mesure pour sa personnalité excentrique

Le film aurait pu s'intituler **Tout sur ma mère**. Nos craintes de voir l'outrancier personnage de la mère n'être qu'une horrible caricature sont vite balayées. D'abord parce qu'Anne Dorval trouve là un rôle taillé sur mesure pour sa personnalité excentrique, hautement sensible, et sa folle présence de femme « au bord de la crise de nerfs » (Almodóvar, quand tu nous tiens!). Ensuite parce que Dolan, acteur remarquable par la justesse de sa répartie, ne s'est pas réservé les meilleures scènes, Dorval ayant droit à des tirades d'anthologie capables de soutirer les rires ou les applaudissements d'une salle qui en redemande : « Moi aussi, j'en ai haï du monde dans ma vie. Ch'tu morte? Ben non! Ch't'encore là! » Enfin parce qu'en opposition au ridicule de ses accoutrements et à ses réflexes moralisateurs, elle hérite de la charge émotive la plus flagrante, elle qui « mourrai[t] demain » à l'idée de perdre son fils.

Les « je t'aime » de ce dernier à l'égard de sa mère s'accompagnent souvent d'un point d'interrogation, alors que pour le spectateur le moins attentif, la réponse crève les yeux, limpide, doucement vertigineuse. Il l'aime comme s'il l'avait tricotée, de manière imparfaite mais viscérale. Une autre certitude s'affiche au tableau : frappé d'une cinéphilie dévorante, Dolan a du front tout le tour de la tête et de l'avenir plein les pupilles. ■

J'ai tué ma mère

35 mm / coul. / 110 min / 2009 / fict. / Québec

Réal. et scén. : Xavier Dolan
 Image : Stéphanie Weber-Biron
 Mus. : Nicholas S. L'Herbier
 Mont. : Hélène Girard
 Prod. : Xavier Dolan, Daniel Morin et Carole Mondello
 Dist. : K-Films Amérique
 Int. : Anne Dorval, Xavier Dolan, Suzanne Clément, François Arnaud, Patricia Tulasne, Niels Schneider, Monique Spaziani